

Le bébé est-il un objet économique normal

A quoi sert le bébé ou les infortunes et les vertus de l'utilitarisme

*« On aimerait dire que le dessein que l'homme soit « heureux »
n'est pas contenu dans le plan de la « création ». »
S. Freud : Le malaise dans la culture Oeuvres complètes tome XVIII p. 262*

Pourquoi ce titre ?

Je vais tenter de vous montrer, en prenant des chemins de traverse, comment notre époque est dominée par un vieux mythe du bonheur qui nous promet d'être heureux pour peu que l'on trouve quelque part l'objet qui nous manquerait. Nous verrons qu'effectivement il nous manque quelque chose et que c'est bien là la définition même de l'humain et que nous sommes régulièrement tentés par la croyance que ce quelque chose qui nous manque se trouverait quelque part. Dans le ciel, dans la consommation ou dans l'autre. Nous avons donc des tas d'objets à utiliser pour tester cette hypothèse dont le bébé qui pourrait être choisi et élu pour satisfaire notre économie psychique défaillante.

Un objet doit être utile et réjouir

Jérémy Bentham (1748-1832) est l'heureux papa de la théorie utilitariste. L'utilitarisme est une théorie du bonheur qui, par la comparaison systématique des plaisirs et la quantification matérielle de la vie, promet le bien-être de tous. A partir de principes élémentaires comme « ce qui est utile peut être mesuré de façon rationnelle et objective » ou encore « seul ce qui est utile est bon » l'utilitarisme s'est répandu comme une nouvelle économie efficace et pragmatique dont le pouvoir ne cesse de s'étendre et de nous contaminer selon le triste présage d'Alexis de Tocqueville : « Au-dessus de ceux-là [les citoyens] s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche au contraire qu'à les fixer dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre? » (« De la démocratie en Amérique » chap. 6, I^{ve} partie). Donc le bonheur se trouverait grâce à un pouvoir fort qui assure les citoyens de vivre dans l'opulence pragmatique grâce à la consommation et si possible en les dispensant de trop penser. Il y a là grand mystère qui demeure depuis l'écrit princeps de La Boétie : « Discours de la servitude volontaire » il y a plus de 450 ans : comment les hommes se revendiquant libres acceptent-ils de s'aliéner aussi facilement ? Il évoque le fait que les livres et la pensée « donnent plus que tout autre chose aux hommes le sentiment de leur dignité et la haine de la tyrannie » et fait plus loin une remarque qui a peut-être inspiré monsieur Lelay, ancien PDG de TF1, lors de sa célèbre tirade sur le temps de cerveau disponible pour Coca-Cola : « Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir ».

L'honnête bébé du XXI^{ème} siècle répondrait-il à ces attentes ? Est-il utile et participe-t-il à notre bonheur ? Il est vrai qu'il est épié, questionné, interrogé, sommé de dire ce qu'il est, ce qu'il fait et ce qu'il pense. Pressé de s'exécuter, il doit acquiescer à l'extraction de précieuses données pour confirmer qu'il est dans la norme, c'est à dire qu'il produit, sue et excrète des objets utiles. Et si par malheur, il s'en écartait de trop, l'obsession contemporaine de la mesure s'en inquiéterait précocement et le conduirait en rééducation comportementale, cognitive ou chimique évidemment.

Une des caractéristiques propres à l'objet c'est d'être utile, c'est à dire nous assurer un plus de bonheur, pour cela, le produit de consommation doit subir un process particulier destiné à

l'améliorer pour qu'il plaise au plus grand nombre. Les évaluations incessantes autour du bébé semblent confirmer qu'il est bel et bien un objet. Il y a en effet comme une frénésie actuelle à fabriquer du bébé selon des cotes étranges qui pourraient le rendre sage, poli et aimant ses parents. Si un bébé sert à faire plaisir à une société devenue pédophile au sens propre du terme à force d'aimer posséder de beaux enfants, alors oui le bébé est définitivement devenu un objet que nous ne cesserons d'améliorer pour satisfaire le narcissisme banal des adultes.

Mais ces fabuleuses dispositions du bébé sont utiles à qui ?

Oralité et analité de l'objet

Au beau milieu des trente glorieuses, dans une période de plein emploi, dominée par l'obsession de la production industrielle, l'expansion démographique et la volonté de construire une société de consommation sur le modèle américain, Christiane Rochefort publiait en 1961 le roman « Les petits enfants du siècle » dont l'incipit est resté célèbre : « je suis née des allocations familiales ». La France, comme les autres pays Européens, avait besoin de bras pour reconstruire après les ravages de la guerre un monde meilleur et soutenait une politique nataliste encourageant à la fabrication intensive de bébés. Bébés qui assurément se rendraient utile plus tard en occupant les postes vacants et en participant ainsi à l'effort national. La naissance du petit dernier valait promesse d'achat de la machine à laver ou tout autre icône du confort moderne dont la production de masse maximisait le bien-être des populations. Cette époque n'avait pas tout à fait perdu de vue une autre utilisation classique des enfants : celle d'en faire une soldatesque apte à défendre le pays contre l'ennemi toujours en surnombre. Christiane Rochefort ironise sur ce destin commun des fils exposés par leurs pères à l'épreuve du combat : « Elle ne faisait que des garçons, et elle en était fière. Elle fournirait au moins un peloton d'exécution à la patrie pour son compte.[...] J'espérais qu'il y aurait une guerre en temps voulu pour utiliser tout ce matériel, qui autrement ne servait pas à grand chose, car ils étaient tous cons comme des balais. »

Les chocs pétroliers et les multiples crises économiques ont, depuis, relativisé la croyance en l'exploitation exaltée des ressources et par là même en une société finie faite d'abondance et de profusion. En effet, le capitalisme, dans cette apogée glorieuse, se proposait d'offrir au plus grand nombre un maximum d'objets manufacturés supposés non seulement améliorer les conditions de vie de chacun mais procurer le bonheur de tous. Cette société idéale, dite de consommation, nécessitait, pour fonctionner, une production frénétique de choses hétéroclites destinées à devenir obsolètes le plus rapidement possible pour que d'autres les remplacent. L'histoire des années soixante pour Georges Perec s'appelle d'ailleurs « Les choses » et met en scène, non sans désespoir, la vie quotidienne d'un jeune couple de psychosociologues et leur asservissement aux choses promises de bonheur.

Le progrès technologique et son corolaire le bonheur passait alors par la prédation systématique des ressources pour alimenter la fabrication d'objets de consommation. Nous parlons d'une époque placée sous le signe de l'avidité, de la pulsion orale poussée jusque dans ses extrémités à savoir la pulsion de mort; l'image mythique de l'énorme réfrigérateur débordant de victuailles en reste le modèle, l'obésité généralisée son destin. Certains l'avaient évoqué de façon artistique : en 1973, au cinéma, Marco Ferreri signe « La grande bouffe » qui retrace le libidineux suicide alimentaire collectif de quatre copains pour dénoncer avec insolence l'inanité de la surconsommation. Le scandale que provoqua le film à sa sortie témoigne de son interprétation d'un refoulé soigneusement enfoui : celui des satisfactions orales. Un seul mot d'ordre semblait organiser les discours dominants, celui de mettre à l'intérieur de soi le plus d'objets possibles du monde externe pour atteindre la satiété et parvenir enfin à l'épuisement du désir.

Mais rapidement cet idéal s'est confronté à la limitation des ressources disponibles. Les premières sociétés humaines de chasseurs-cueilleurs nomades vivaient sans doute de peu et leur commerce primitif servait essentiellement à l'échange de marchandises entre groupes distincts. Lorsqu'ils se sédentarisèrent et devinrent éleveurs et agriculteurs, ils purent accumuler des possessions et rêver peut-être que cette nouvelle économie de marché accomplirait leurs souhaits d'abondance et de complétude. L'industrialisation a accéléré le processus jusqu'à former une société

de consommation censée assurer le bonheur par la possession d'objets sur le mode oral, l'abondance de marchandises et la possibilité de les acheter garantissant alors le paradis sur terre ; mais cette fiction s'est effondrée avec les premières crises économiques pour laisser place à un avatar d'une autre nature. Le principe de réalité des ressources ayant épuisé la fiction économique des trente glorieuses, un système sollicitant non plus l'érotisme oral mais bien plutôt anal s'est progressivement installé : « une passion morbide plutôt répugnante, une de ces inclinations à moitié criminelles, à moitié pathologiques, dont on confie le soin en frissonnant aux spécialistes des maladies mentales » disait Keynes.¹ Le thésauriseur calme ses angoisses en accumulant et en retenant l'argent. Ce dernier n'est plus dépensé par la société pour des plaisirs aristocrates d'éducation ou de culture mais amassé comme une fin en soi et si dépense il doit avoir, elle ne peut être pensée que comme investissement. Reconnaissons à la crise économique actuelle la vertu de nous éveiller d'un vilain rêve doré qui n'était que mauvais cauchemar dans lequel on nous assurait que les grands patrons prenaient « des risques » et méritaient leurs émoluments, que les jeux boursiers faisaient et défaisaient des emplois pour favoriser la croissance, que le crédit nous était une bénédiction et les actionnaires des bienfaiteurs de l'humanité. Soudainement ce discours nous apparaît dans sa triste réalité : une sordide névrose.

Pourquoi ce besoin de complétude ?

Les objets de consommation épuisés ne nous dispensent pas de nous interroger sur le pourquoi d'une telle obsession à se remplir. Une incise psycho-anthropologique nous est ici nécessaire.

Parce que le bébé humain naît dans une immaturité constitutionnelle importante, il est totalement dépendant des adultes bienveillants qui l'entourent. Cette incapacité à évoluer librement pendant longtemps est propre à l'espèce humaine et a été théorisé par la recherche paléo-anthropologique avec Bolk au début du xxème siècle sous le terme de néoténie. Freud parlera lui d'*hiflosigkeit*, de détresse première, traduite par Laplanche en termes de « désaide ». Dany-Robert Dufour a longuement commenté avec intelligence cette question dont nous conserverons l'idée que l'inachèvement fonctionnel du petit d'homme nécessite une enveloppe extérieure pour parfaire son développement. C'est à dire qu'il vient au monde beaucoup trop tôt car lorsque les femelles de notre espèce se sont mises debout et ont libéré ainsi le développement de la main et du cerveau, elles ont été condamnées à un bassin trop étroit les interdisant d'accoucher à terme. Le petit humain s'est ainsi trouvée figé dans son développement et incapable de grandir sans un groupe social autour de lui.

Comme le chien n'est qu'un loup raté, figé dans son évolution à l'état immature, nous ne serions qu'un australopithèque inachevé et destiné à disparaître si ne s'était pas inventé la culture : « Si je voulais exprimer en une phrase un peu lapidaire le principe de ma théorie, je présenterais l'homme, du point de vue corporel, comme un fœtus de primate génériquement stabilisé » (Louis Bolk).

Si il y a bien un vieux contentieux entre l'homme et l'état de nature - n'en déplaise à Rousseau et ses épigones - c'est sans doute moins parce que l'homme s'en est extrait que parce que la nature l'a rejeté et condamné ainsi à entrer dans l'histoire. Jeté au monde trop précocement, cet animal raté va bénéficier de soins fondamentaux (les fameuses réponses aux « besoins ») comme la nourriture, le réchauffement, la protection mais également, et peut-être comme un artefact, d'un univers langagier unique qui l'introduira à la culture et au désir. On lui raconte alors des histoires, plein d'histoires à ce petit dont l'immaturité convoque régulièrement des épreuves de rupture douloureux. Sa fragilité est telle que son sentiment de continuité s'effondre à peine sa mère éloignée un peu trop longtemps, rien n'assurant son retour certain. C'est pour cela qu'il faudra plusieurs années au petit d'homme pour se sécuriser à minima, c'est à dire faire avec la charge d'angoisse propre à la condition humaine à savoir la douloureuse incomplétude et la terrible finitude qui ne sont que les deux faces d'une même impossibilité à habiter l'instant et le monde. L'homme est un être tragique, on lui conte des histoires pour le faire patienter, pour que sa pensée supporte un temps les expériences de perte et lorsque ce temps est achevé et que l'angoisse surgit, vite on lui en raconte une autre. Souvent les histoires parlent du même rêve, celui de voir la peur disparaître et d'être enfin épanoui, entier, complet pour

¹Gilles Dostaler, Bernard Maris : *Capitalisme et pulsion de mort* Albin Michel 2009, p. 78.

affronter le monde. Ce sont des pansements contre la douleur d'être inachevé et ça donne l'air de penser mais ça ment : rien ne nous a jamais complété et rien ne nous complétera jamais. Pas plus notre mère, si dévouée qu'elle se devait de répondre avant même notre désir à nos exigences, que nos amours passées ou à venir quelques soient les tentatives multiples de trouver sa moitié manquante. Pourtant les belles histoires, les grands récits nous parlent toujours d'une assomption à venir qui ne serait que juste retour à notre béatitude première où nous ne faisons qu'un avec le grand tout. Le modèle religieux est certainement le plus explicite : aux premiers temps, Adam et Ève, exempts de désir vivaient dans la complétude la plus absolue au jardin d'Eden mais pour avoir goûté aux fruits de l'arbre de la connaissance et s'être laissé séduire par leurs promesses de liberté, ils furent chassés et chutèrent dans la douleur et le labeur. Fort heureusement une belle histoire raconte qu'ils retrouveront la félicité première pour peu qu'ils se comportent suivant le canon et la norme établie.

C'est sans doute ce malheur d'être né si incomplet qui pousse l'homme à se construire une fiction des origines sous le modèle de la formation réactionnelle. Le souvenir éprouvé de ce temps où, malgré tout l'amour et la disponibilité de nos mères, nous ressentions cruellement le manque fait place à la reconstruction édénique d'un temps de grâce habité d'un merveilleux sentiment océanique. Les mères sont élevées au rang de déesses archaïques offrant leur sein généreux aux bouches affamées et réalisant à elles seules l'exploit de devenir l'environnement idéal pour un petit bien mal adapté au monde. Un proverbe Yiddish dit « Dieu ne pouvant être partout à inventé les mères ». C'est flatteur mais convenons que le rôle est difficile à jouer et le costume trop large pour que l'on y croit vraiment mais l'illusion est souvent la plus forte et le nourrisson acceptera un temps de faire comme s'il ne manquait de rien grâce à une mère tout aussi comblée par sa présence.

Là s'écrit le premier grand récit de l'humanité ; un ratage biologique monumental produit une physiologie immature nécessitant de l'autre pour survivre donc des échanges et du langage. Mais de cette époque étrange où l'un ne pouvait exister sans l'autre nous conservons la plus belle des fictions : la complétude est possible. Cette complétude imaginaire tant souhaitée venant faire taire les exigences du désir par la saturation de nos manques se retrouve dans toutes les mythologies des plus anciennes aux plus contemporaines. En se soumettant aux prescriptions du récit, l'homme gagnera son paradis et (re)trouvera l'apaisement de ses premiers jours au jardin d'Eden maternel. La promesse d'apaisement prend des formes différentes selon la culture dans laquelle elle se déploie mais toujours elle domine le discours. Le principe de nirvana, la régression thalassale ou le sentiment océanique sont des tentatives parmi de nombreuses autres de définir cette aspiration à la quiétude par le meurtre du désir et de la subjectivité. Ne faire qu'un avec l'autre pour être enfin entier et ne plus avoir à souffrir de ce qui pourrait nous manquer se théorise avec la psychanalyse dans la tentation de l'inceste : revenir à la configuration imaginaire des premiers temps. Le mythe d'Aristophane exposé dans le fameux banquet en est une belle formulation et si l'on doutait encore de cette maudite tentation, le texte d'un monothéisme nous rappelle les paroles du prophète : « le paradis est sous les pieds des mères ».

Isabelle Floc'h et Arlette Pellé dans leur ouvrage « L'inconscient est-il politiquement incorrect ? »² citent Serge Leclair : « Ce qui est interdit dans notre société, ce n'est pas l'inceste, c'est sortir de l'inceste » et rappellent que seule l'épreuve de la castration autorise cette sortie salutaire. La castration étant la reconnaissance de sa propre limitation et le renoncement à la jouissance mortifère. L'enfant de deux ans qui ne se satisfait pas de que les parents viennent de lui offrir alors qu'il l'avait précédemment demandé est une illustration de ce refus. Interprétée aujourd'hui comme le caprice d'un petit sans limites qui justifierait une rééducation comportementale pour lui apprendre l'obéissance, cette attitude peut aussi se comprendre comme un acte de subjectivation de l'enfant désirant échapper à la tentation du comblement absolu. « Tu ne me combleras jamais pas plus que moi je ne te comblerai et de cette désidérialisation, je ferai mon chemin de liberté » pourrait-il dire. Les histoires qui nous rassurent et nous aliènent chantent un bonheur mièvre qui n'est jamais qu'une des déclinaisons de la proposition de fusion avec une mère archaïque et merveilleuse. Une des fonctions de l'éducation et de la culture et non des moindres est d'enseigner le

²Isabelle Floc'h, Arlette Pellé : *L'inconscient est-il politiquement incorrect ?* Actualité de la Psychanalyse. ERES 2008

danger de ces sirènes pour lesquelles il est si tentant de se noyer mais force est de constater que leur chant existe depuis toujours et se module au gré des époques pour accompagner le tragique de la condition humaine. Dans « Le malaise dans la culture », écrit en 1929, année économique noire, Freud interprète le sentiment de culpabilité et l'angoisse comme le prix à payer pour accéder à la culture. Une perte de bonheur est donc consubstantielle à l'oeuvre de civilisation même si la religion fonctionne comme une prétention à rédimier l'humanité de ce malheur.

Pouvons-nous proposer que le sentiment de culpabilité s'origine dans le premier refus adressé au désir de l'autre sur le modèle de la transgression d'Eve ? Aux douceurs aliénantes de l'Eden, elle oppose sa volonté de vivre et son désaccord - son désacords pourrait-on dire -. La punition pour avoir quitter le paradis est implacable : éternellement elle demeure condamnée à la douleur de voir ses enfants s'arracher d'elle comme elle s'est extirpée de son premier environnement. Enfants qui jamais ne se satisferont de ses compétences et de son amour et qui continueront à mettre en échec la formation d'une entité parfaitement aboutie donc dépourvue d'angoisse. Liberté et subjectivité ne vont pas sans.

Nous venons de voir la nécessité, pour soulager les angoisses archaïques d'être aussi peu adaptés à notre environnement, de se créer des fictions de complétude c'est à dire l'illusion qu'un objet puisse venir nous combler et nous assurer le bonheur. Cette croyance est humaine dans le sens où elle répond à cette détresse première mais elle est dangereuse car aliénante. En effet, la recherche d'un tel objet peut mener à accepter tout et n'importe quoi en échange de la promesse de le posséder. La religion fonctionne sur ce principe de même que l'économie consumériste. Nous avons donc une nouvelle définition d'un objet qui serait ce qu'il nous manque pour être enfin achevé et heureux. L'enfant peut-il devenir cet objet ?

Après Dieu, la bouffe et le marché, les enfants ?

Un sondage publié dans le numéro de mars 2009 de Philosophie Magazine nous renseigne sur la motivation contemporaine à faire des enfants. 73 % des réponses sont liées au plaisir, 69 % au devoir et 48 % à l'amour mais si faire des enfants reste dans la majorité des cas une satisfaction sexuelle, il peut être étonnant que le plaisir se poursuive après leur conception. Elisabeth Badinter, interrogée dans le même dossier, trouve que la maîtrise des naissances a eu comme effet pervers que l'enfant peut être amené à rappeler aux parents qu'ils ont une dette de bonheur à son égard et peut ne plus se situer comme débiteur d'une dette de vie « c'est toi qui m'a voulu, tu me dois tout » résume-t-elle. Elle précise très justement que la condition maternelle normale consiste à être médiocre et que cette idée mériterait d'être enseignée plutôt que de faire passer le message désignant les mères comme devant être idéales. Plus loin c'est Bernard Stiegler qui considère la société consumériste comme responsable de la liquidation de la « différence » intergénérationnelle : « il n'y a pas d'enfant-roi mais une destruction de l'être-enfant et de l'être-adulte par un marketing totalisant ». Après la religion, la consommation et le marché, les enfants deviendraient-ils les nouveaux objets du bonheur ? En comblant nos narcissismes qu'on dit défailants en cette époque post-moderne, ne viennent-ils pas occuper une place ordinairement dévolue au mythe du soulagement de la difficulté de vivre ? Les enfants nous comblent de bonheur et c'est bien le problème car comment devenir un sujet si l'on n'existe que dans la fusion ? Nous avons vu comment les fictions de complétude échouent à transformer la souffrance névrotique en malheur ordinaire selon l'expression de Freud; utiliser les enfants comme petit bout manquant à nos illusions de plénitude revient à refuser la castration et à former une nouvelle génération à la satisfaction de l'autre et non plus à l'exercice de son propre désir. Pour ce faire il faut évaluer l'enfant très tôt et le modeler au plus près des attentes névrotiques des adultes. Ainsi l'opposition ou l'agitation du petit toujours dérangeante pour le parent pourront être taxées de pathologiques et nécessiter le recours à la pharmacologie ou à la rééducation comportementale et cognitive. L'enfant est la valeur refuge en cas de crise nous disent les sociologues mais une valeur qu'il nous reste à gérer et à faire fructifier pour qu'elle soutienne notre être.

Freud écrivait en 1909 dans « Le petit Hans » : " Il me semble que nous nous préoccupons trop des symptômes et nous soucions trop peu de ce dont ils procèdent. Dans l'éducation des enfants plus qu'ailleurs, nous ne voulons rien d'autre qu'être laissés en paix, ne connaître aucune difficulté, bref dresser un enfant bien sage, et être peu attentifs à la question de savoir si ce parcours de

développement profite aussi à l'enfant ». Nous pourrions corriger 100 ans plus tard « nous voulons qu'il soit à la mesure de notre aspiration au bonheur sans déception possible ».

Les grands récits ne nous promettent plus rien, Dieu est mort et le marché agonise. C'est donc dans la relation singulière à l'autre que vient se nicher l'espérance comme en témoigne la clinique de l'insatisfaction dans laquelle se succèdent les enfants jamais assez conformes à l'idéal parental ou les plaintes confondantes de petitesse des amours impossibles des adultes. L'autre n'est jamais à la hauteur des attentes qu'il soit enfant ou conjoint et doit être rectifié ou changé pour qu'enfin l'individu accède au bonheur auquel il a droit. Bonheur qui n'est plus sur ordonnance comme le dénonçait A. Ehrenberg mais dans l'utilisation de l'autre à sa propre jouissance ce qui ne va pas sans une dimension perverse à demi avouée. Jean-Pierre Lebrun nous a enseigné cette dérive car si les individus refusent d'être frappés d'incomplétude et de culpabilité, ce qui semble indispensable pour faire une société humaine responsable, il ne reste que le modèle pervers qui lui est parfait dans l'adéquation de l'aliénation de l'un au pouvoir de l'autre. Les vertus analgésiques, antidépressives et anxiolytiques de ce modèle sont une évidence qu'il s'agit de reconnaître pour mieux comprendre certains comportements aberrants de notre monde en particulier l'utilisation de l'enfant pour satisfaire les désirs adultes. La fabrication d'enfants merveilleux est en marche.

Un exemple : le désir d'enfant

L'enfant vient parfois aujourd'hui au cœur d'un « projet parental » selon la formule consacrée, comme si une étude de marché et une évaluation des besoins étaient prolégomènes indispensables à la réalisation de ce futur bien. Dans Peter Pan, les enfants s'enfuient pour le pays de nulle part à l'écoute de l'imaginaire parental qui veut en faire des hommes et qui aligne des calculs financiers pour déterminer si cet enfant vaut l'investissement nécessaire à sa réalisation. Et ce ne sont pas les progrès de la contraception qui ont fait dériver le destin d'enfanter vers la maîtrise du mystère de la naissance mais bien nos idéologies contemporaines faites d'emprise et de contrôle. Il y a quelques années une lecture naïve de Françoise Dolto faisait interroger les parents sur leur désir d'enfant ; elle qui parlait de « trois désirs un instant confondus se faisant chair en devenir » était, à son corps défendant, devenue la référence en matière de responsabilité parentale. Un désir est toujours inconscient et si l'on peut savoir ce que l'on veut, il reste malheureusement impossible d'accéder directement au désir, à sa complexité et son ambivalence. Nous voici bien loin de la comptabilité des intérêts et bénéfices au regard des pertes objectivée dans la notion de choix. Le désir d'enfant n'est pas l'envie d'un bébé et inversement la clinique nous enseigne, en particulier dans les grossesses adolescentes, qu'on peut très bien avoir envie d'un bébé sans désir d'enfant. Le désir c'est avant tout cette formidable énergie - « libido »- qui alimente la pulsion de vie sans beaucoup de lien avec nos envies conscientes. Ainsi la vie sait se frayer un passage dans la sinistre gestion de la procréation familiale ordonnée comme un plan de carrière : on « tombe » enceinte, on tombe amoureux, avec fracas comme un faux pas merveilleux qui nous échappe autant qu'il nous révèle à nous même. Le Petit Robert précise que « tomber » vient probablement de l'onomatopée « tumb » évoquant le bruit d'une chute et fut popularisé par la communauté des jongleurs et saltimbanques gallo-romains sachant faire la culbute et d'autres acrobaties. Il est vrai que choir enceinte résonne nettement moins bien...

Nous sommes tous nés d'un accident d'amour, d'une catastrophe de la raison, d'un effondrement de la vigilance consciente, c'est à dire du désir. Et cela perdurera tant que l'entreprise de création de l'homme par l'homme ne confie pas à la technique et à la science la fabrication et la domestication du parc humain pour reprendre les expressions du philosophe Peter Sloterdijk.

L'enfant n'est pas là pour épanouir son parent mais vient au contraire le limiter dans ses désirs de fusion, il se refuse à jouer ce rôle en s'opposant, en protestant en refusant d'être l'objet narcissique du parent. Lacan disait qu'il n'y avait pas de rapport sexuel c'est à dire pas de complétude homme-femme assurant de ne faire plus qu'un, il faudrait trouver un aphorisme équivalent pour dire l'inadéquation de l'enfant au désir de ses parents. Gardons peut-être alors une phrase de Lacan : « l'amour c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas ».

L'enfant ne peut être un « plus de jouir » au risque de nous transformer tous en particules élémentaires isolées dans notre autisme merveilleux et n'acceptant l'autre que sous contrat garantissant un juste bénéfice à chacun. Considéré comme un « moins de jouissance », l'enfant est notre brevet d'humilité et la condition de l'obligance envers l'autre; il nous humanise et marque par sa présence et son immaturité notre limitation, notre finitude et nos devoirs. L'enfant gagne sa subjectivité en luttant contre les tentatives d'appropriation par le narcissisme parental tout comme le parent se dégage de ses idéaux d'omnipotence en se confrontant aux difficultés éducatives. Que reste-il de ce modèle dans les idéologies post-modernes utilitaristes et narcissiques lorsque le discours dominant nous assure que l'enfant sera notre bonheur ?

Le mariage pour tous et la question de l'adoption par les couples homosexuels viennent soigneusement éviter cette problématique (technique du hareng fumé) en sidérant la pensée. En effet, depuis que le mariage est un acte choisi par les protagonistes pour témoigner de leur amour, à moins d'être profondément réactionnaire et confondre famille et institution, il est délicat de le refuser pour des motifs d'orientation sexuelle. Pour l'adoption, il est difficile de penser hors biologie et spontanément l'idée qu'un enfant doit avoir un père et une mère semble s'imposer. Pourtant la réalité nous montre de nombreux enfants n'évoluant pas dans ce schéma d'un couple parental hétérosexuel marié. La réflexion qui porte les professionnelles de la Petite Enfance concerne le statut merveilleux de l'enfant aujourd'hui : il est en lieu et place d'un objet garantissant l'épanouissement de son parent, tout comme est idéalisée la famille qui serait le lieu du bonheur alors qu'elle est destinée à tout autre chose à savoir fabriquer du sujet grâce à la circulation réglementée de l'amour et de la haine. Ce statut d'objet merveilleux de l'enfant pose de nombreux problèmes comme le fait qu'il y a beaucoup plus de parents désirant adopter un enfant que d'enfants à adopter ; l'enfant devient une denrée rare, précieuse pour laquelle il faut faire des sacrifices afin qu'un retour sur investissement soit obtenu. L'enfant si précieux est alors sommé de respecter les attentes des adultes et de se conformer à leur désir avec le risque d'effondrement narcissique à venir. Donc, il n'y a pas de débat particulier pour les couples homosexuels. Comme les autres, ils sont pris dans la passion de l'enfant et réclament cet objet merveilleux (garantie de bonheur selon le discours dominant) que d'autres possèdent en n'en faisant pas forcément meilleur usage.

En conclusion : les bébés ne servent à rien !

Oscar Wilde se désolant de son époque avait cet aphorisme magnifique « De nos jours, ces gens savent le prix de tout et ne connaissent la valeur de rien » emprunté sans doute à Kant qui distinguait entre ce qui avait un prix et ce qui avait une dignité. Le bébé fera lui aussi comme tous les objets promus un temps au rang d'objets merveilleux preuve de déception. En trahissant nos attentes idéalisées, il rappellera sa dignité mais attention à contenir notre désir de l'inscrire coûte que coûte du côté de l'objet de notre bonheur pour ne pas s'illusionner en pure perte.

Le Dieu qui nous a fait a eu l'intelligence de ne guère se passionner pour des créatures aussi désobéissantes et décevantes. Il est dit qu'il nous aime quand même. En pouvant choisir, grâce à la maîtrise de la procréation, leur venue, nous nous sommes passionnés pour les bébés et comme le sculpteur Pygmalion, se désolant des mœurs corrompus de son époque, s'éprend de sa statue, nous risquons fort de rêver à la fabrication en chaîne de petits Galatée destinés à nous consoler du monde cruel qui nous accueille. Si tel devient le cas et que nos enfants nous servent d'objet d'épanouissement, ce refuge narcissique ne serait que passion triste au sens de Spinoza, de celles que le pouvoir se doit d'engendrer pour diminuer le désir de chacun et l'obliger à la soumission. Il faut croire à l'inutilité des bébés.

L'humain est un animal raté dont le développement, contrarié par une naissance prématurée, va se trouver inhibé. Bloqué dans son achèvement, il ne peut trouver satisfaction à réaliser entièrement ses instincts et toujours il lui manquera un petit quelque chose pour s'épanouir. Sur ce manque propre à l'homme, se constitue le sujet, c'est à dire un être imparfait en attente d'une complétude qui le satisfasse enfin mais qu'il sait impossible. C'est ce mouvement vers un idéal impossible à atteindre qui forme le désir.

Pourtant cette espérance de trouver enfin la partie manquante à notre assomption ne cède jamais ; ainsi toute promesse d'y accéder est garantie d'un certain succès. L'économie néo libérale fonctionne sur ce principe : quoique nous manquions il existera toujours un objet à acheter pour faire croire qu'il nous sera possible d'être enfin complet, « il y a une application pour ça ». L'échec à tenir cette promesse justifiera la consommation d'autres objets prétendants à notre bonheur et ainsi de suite. Cette croyance en un objet susceptible d'achever notre développement marque notre époque d'une idéologie perverse car c'est le propre du pervers que d'utiliser l'autre comme un objet de jouissance.

Tout bon névrosé souffre d'en avoir passé par la frustration, la limitation, par ce que la psychanalyse nomme le complexe d'Oedipe qui n'est rien d'autre que l'acceptation de la réalité de ne pouvoir occuper toutes les places. L'enfant comprend durant cette période qu'il est condamné à n'appartenir qu'à un seul sexe et qu'à une seule génération et il proteste avec violence contre cette injustice de la réalité. Si ce petit Oedipe a la chance d'avoir des adultes autour de lui qui supportent aussi d'être limités dans leur prétention, tout se passe assez ordinairement mais si ce petit est entouré d'une société qui clame haut et fort que tout est possible, que rien ne peut entraver celui qui se donne les moyens de se réaliser, alors il risque bien de se trouver en grande difficulté pour accepter la triste réalité. Le discours sur l'autorité si tendance aujourd'hui est un assez bon exemple de cet échec comme si il fallait faire preuve de force pour contraindre l'enfant à se soumettre à une réalité à laquelle les adultes veulent échapper.

La punition du jeune enfant présente des caractéristiques tout à fait originales comme d'être soigneusement tue ou masquée par des prétentions éducatives invitant à « mettre des limites aux enfants », elle possède également un tel succès qu'elle nous invite à nous interroger sur ce qu'elle vient révéler de la substance éthique de notre société, c'est à dire les discours dominants qui organisent actuellement notre vivre ensemble. Plusieurs auteurs considèrent aujourd'hui que notre société et nos psychismes s'organisent autour du mythe de Narcisse en privilégiant l'individualisme, la compétitivité contre l'institution et le lien. Ce tournant historique selon certains (la post-modernité) se caractériserait par la volonté de ne rien manquer comme de ne manquer de rien et prône la réalisation de soi par l'utilisation d'objets destinés à combler le manque à être du sujet. Dans une économie néo libérale, tout peut-être converti à cette fin, du portable dernière génération qui vous assurera d'avoir une application pour tout ce qui vous manquerait jusqu'à l'enfant qui vous comblera de bonheur en faisant de vous un être enfin épanoui. A ceci près que l'enfant n'est pas là pour aimer son parent et encore moins pour le rassurer sur ses compétences. L'enfant refuse, s'oppose, rejette et fait son travail de sujet c'est à dire qu'il s'échappe du désir parental et trahit les idéaux déposés en lui. Ceci est possible dans un monde où les adultes supportent cette perte mais lorsque ces mêmes adultes ne sont plus capables d'assumer la perte parce qu'on leur a seriné que tout était toujours possible, alors ils se coalisent dans une vulgate commune évoquant la bonne éducation, les limites, le respect, l'obéissance et sur fond de menace sécuritaire envisagent la punition comme l'ultime acte éducatif dont ils pourraient s'enorgueillir.

Pour le dire autrement : l'enfant qui grandit dans un univers limité où les adultes éprouvent le fait que tout n'est pas possible n'a pas besoin de manifestation d'autorité. Il sait que la réalité est injuste, qu'il lui faudra habiter un corps sexué qu'il n'a pas choisit, qu'il lui faudra appartenir à une seule génération et qu'il ne pourra avoir les bénéfices de chaque place. Ses parents n'ont plus qu'à l'accompagner dans cette déception qui le fait protester certes mais qu'il accepte. Dans ce schéma, il n'est pas besoin d'avoir recours à l'autorité, aux limites, à la punition. Par contre si les adultes imaginent que leur vie doit être épanouissement et que l'enfant doit y participer alors il leur faudra contraindre l'enfant à occuper cette place de petit bout manquant à leur bonheur et il devra rester tel que ses parents et la société le rêvent, c'est à dire poli, sage et obéissant. Pour cela, le recours à la punition présente l'avantage d'obtenir de l'enfant le comportement souhaité et de satisfaire la perversion ordinaire de notre société.

Pour préciser cette perversion ordinaire selon l'expression de Jean-Pierre Lebrun, il faut comprendre que la perversion cherche à réaliser le bonheur, l'épanouissement en utilisant l'autre comme fétiche, comme un objet destiné à combler et assurer la jouissance. Pour cela, le pervers s'assure de désobjectiver l'autre, c'est à dire d'en faire un objet par la terreur s'il est sadique ou la persuasion s'il est masochiste. Et je crains que nous ne vivions dans un univers terriblement masochiste où la recherche d'un maître à qui s'offrir devient dominante. Juste quelques exemples : la télé réalité qui exhibe des jeux masochistes, la passion pour l'autorité et le pouvoir et le dernier succès de librairie.

Donc après l'époque de la femme-objet puis celle de l'homme-objet, ne serait-on pas dans un moment très curieux de bébé-objet ? Pour que ce bébé post-moderne satisfasse entièrement à notre besoin, il doit être sous maîtrise, sous contrôle et rectifiable si nécessaire. Evalué précocement et rééduquer en fonction des souhaits des adultes, il peut ainsi s'exhiber en société comme le témoin de

Commentaire [1]: <!--EndFragment-->

la réussite parentale. Le problème étant que pour fabriquer du sujet, il faut supporter la trahison, tolérer que l'enfant échappe au contrôle de l'adulte, qu'il fasse un pas de côté et se distingue en s'autorisant à penser de lui même mais est-ce encore possible ? L'enfant idéal de ses parents se construit dans un rapport de dépendance à l'autre : il n'existe que dans le regard de l'autre qui doit l'approuver. Une clinique nouvelle vient envahir les consultations des psy : des enfants comme des adultes effondrés soudainement après un échec et qui ne peuvent se soutenir d'eux mêmes, recherchant l'approbation et la reconnaissance d'autrui, ils ont l'impression de n'avoir plus aucune valeur, eux si brillants il y a encore peu. La perversion est une réponse à ces difficultés dans le sens où le sujet disparaît au profit d'une satisfaction mutuelle. Mais comme de nombreux bébés protestent encore et ne songent pas à devenir masochistes, des chercheurs inventent en ce moment des bébés robots comme Affedo, petit robot construit du côté d'Osaka, ce qui témoigne pour le moins de nos inquiétantes aspirations inconscientes groupales.